

LES PERSONNAGES :

de l'Atlantique Ouest :

Manuel, syndicaliste

Marc, ami de Manuel

Maria, ex-femme de Marc

Reynoir, jardinier de Marc

de l'Atlantique Est :

Gilda, comédienne-metteur en scène

Gys, comédienne

Zak, comédien

Dispositif scénique.

Il s'agit de rendre palpable cet entre-deux :
deux pays sur deux continents, reliés entre eux
par les moyens modernes de communication.
Téléphone, télévision, internet.

- 1 -

8 février 2009.

Atlantique Est, 8 h ici. 3 h là-bas.

Gys : Alors, tu y vas ?

Gilda : Toi, tu dis Y

Tu dis Y

Tu Y vas

Un grand Y collé sur le mur,
ce serait ta carte à toi.

Moi, je dis là-bas.

Je dis chez nous.

C'est étrange, toutes les expressions que nous
utilisons pour parler de notre pays...

Comme si nous n'arrivions pas vraiment à
nommer notre terre.

Gys : Tu pars, donc ?

Gilda : J'ai envie de rentrer pour vivre ce
moment-là.

Un petit bout d'histoire.

Pas une simple fièvre et qui retombera.

Elle s'apaisera peut-être

mais pour mieux s'ancrer

ça je le crois.

Gys : À la prochaine crise, je serai, j'espère,
prête à...

Gilda : Je dois y aller. Les rues sont pleines et
vivantes là-bas.

Les voix dépassent leur quotidien.

Les Atlantiques amers

Une toute petite chanson, trois phrases
pas davantage
inutile d'y ajouter un seul mot et
je dois tout quitter
vendre quelque chose peut-être pour payer le
billet
mais il me faut
il me faut
cette rage dans les veines
cette joie de se sentir libre
qui se dit
qui se chante

Gys : Qu'on ait enfin le désir de se chanter...

Gilda : sans tout à fait savoir quoi célébrer...

Gys : au lieu de se mépriser en permanence...

Gilda : qui soit véritablement nous. Un nous
un peu à part. Conscient d'être éclaté mais
faisant nous tout de même.

(Pause)

Gys : Tu pars, donc ?

Gilda : Oui. Et toi ?

Gys : Pour aller jouer les touristes là-bas ? Les
touristes militants ?

Gilda : Couillonnades. Assez dire de
couillonnades.

Gys : C'est sûr que je serai déçu.

Gilda : Tu crois que tout ça est faux ? Enflé ?
Amplifié ?

Gys : Je vais retrouver tout ce que j'ai fui.

Gilda : Il se passe vraiment quelque chose.
Enfin.

Gys : Vas-y pour nous deux.

Gilda : Tu ne pourras pas rester dans l'entre-
deux.

Gys : Prends des photos !

Gilda : Ça te suffira ?

Gys : Enregistre les sons, les voix, les chants !

Gilda : Tu n'assisteras pas au concert.

Gys : Filme les défilés.

Gilda : Tu ne vivras pas l'exaltation !

Atlantique Ouest, 6 h ici. 11 h là-bas.

Chez Marc. Dans le jardin.

Durant toute la conversation, on entend la musique d'Orlando Contreras, en fond, très bas, puis elle se fait entendre plus fort lorsque nécessaire.

Durant cette scène, le personnage de Reynoir ne parle pas. Mais il s'occupe du jardin, des plantes.

Il a des gestes très doux pour ses plantes. Cela doit être perceptible pour le spectateur.

Marc : Je ne pensais pas que tu aurais du temps à m'accorder en ce moment.

Manuel : Ne te pose pas trop de questions. J'avais besoin d'un café, d'un verre d'eau de coco et d'une salade de hareng saur.

Marc : Et qui dit que tu trouveras cela chez moi ? Je n'ai plus de femme, tu sais !

Manuel : Tu n'as jamais eu besoin de femme pour préparer ce genre de petit-déjeuner le dimanche matin.

Marc : Tu sors des négociations ?

Manuel : Oui. J'ai réussi à m'éclipser. C'est extrêmement fatigant. Je ne joue pas un grand rôle, mais ils ont besoin de ma présence.

Marc : Tu ne parles pas ? Tu ne discutes pas ?

Manuel : Non. Je me contente d'être assis, là. Je connais tous les tours qu'ils sont capables de nous jouer.

Marc : Un café, alors ?

Manuel : Non, la totale. Rhum pour effacer la nuit blanche, café, eau de coco, chiquetaille de hareng saur, tomate, concombre.

Marc : Exigeant avec cela ! Est-ce que je serais au service de la Révolution ?

Manuel : Juste d'un ami fatigué par dix-huit heures de négociations. *Reynoir, ay tchuyé dé koko ban nou la !*

Marc sert. Les deux hommes mangent ensemble.

Manuel : Je ne t'ai pas encore vu au lieu de rassemblement.

Marc : Parce que tu m'attendais ?

Manuel : J'espérais de toi au moins un peu de curiosité

Marc : Je suis curieux... de savoir comment tout cela se terminera.

Manuel : Je n'arrive pas à croire que... tout cela comme tu dis, te laisse indifférent !

Marc : Je ne suis pas indifférent, Manuel, tu te trompes, j'ai simplement le sentiment que nous en viendrons rapidement à reprendre les mêmes voies.

Manuel : Tu es désenchanté.

Marc : On le serait à moins.

Manuel : Moi, je veux encore y croire.

Marc : C'est ton droit.

Manuel : Tu ne t'es pas demandé ce qu'il y avait de nouveau, là ?

Marc : Je n'arrête pas de me poser la question.

Manuel : Tu ne ressens aucun enthousiasme ?

Marc : Je crains de m'y abandonner.

Manuel : Mais quelque chose frétille en toi ?

Marc : Je te l'accorde.

Manuel : Ah, tu vois bien !

Marc : Je me tiens sur mes gardes.

Manuel : Qu'est-ce qui te fait frétiller ?

Marc : Laisse tomber.

Manuel : Tu as peur de me parler ?

Marc : Peur n'est pas le mot, non. Disons plutôt que je me méfie de tes approximations. Tu dévies déjà de ce que j'ai dit.

Manuel : Pas du tout. Tu dis que tu sens frétiller quelque chose en toi, je te demande quelle en est la cause... Je ne déforme pas tes propos.

Marc : Mais ton mode d'interrogation est

suspect. Il est déjà plein d'une joie qui n'est en aucun cas justifiée.

Manuel : Tu as peur de toi-même !

Marc : Non. Je suis lucide sur toi.

Manuel : Allez, parle à un vieil ami. Qu'est-ce qui te plaît le plus dans le mouvement ?

Marc : Écoute-toi, écoute-toi : "le" mouvement ! L'usage de l'article généralise ce mouvement, il en fait quelque chose dans lequel toi et moi serions impliqués de la même manière. "Le" mouvement ! Cette familiarité laisse sous-entendre que nous pourrions toi et moi parler de ce mouvement comme étant nôtre. Dire "le" mouvement, c'est comme si on disait "notre mouvement". Tu m'inclus dans une chose dont je tiens à rester à distance.

Manuel : C'est incroyable comme tu peux discuter sur les plus petits détails.

Marc : Il ne s'agit pas d'un détail, Manuel. Pas du tout. Mais passons. Tu veux savoir ce qui résonne en moi ? Eh bien, je suis heureux d'être contredit dans l'opinion que j'avais de nous-mêmes.

Manuel : C'est à-dire ?

Marc : Je suis heureux de constater que j'avais tort de croire, avec beaucoup d'autres, que rien n'allait plus se produire, que nous étions pieds et poings livrés à l'acceptation, à la soumission,

à l'accord de principe avec la parole dominante, à la peur. C'est cela qui frémit en moi. C'est comme si je fermais les yeux et que je me disais : non, je ne suis pas encore tout à fait mort, je peux encore vivre, je peux encore rêver, je peux encore espérer, peut-être même que je pourrais aimer ! C'est comme si je me disais cela aux portes de la mort. Tu comprends ?

Manuel : Tu nous croyais morts ?

Marc : Oui, oui ! Je nous voyais fichus ! Ces longues cohortes de voitures sur les routes, conduites par des ombres, ces visages fermés, ces mines renfrognées derrière quatre vitres dans l'enfer de la circulation ou ces regards vides qui se posent sur vous sans paraître vous voir, tout cela me donnait plutôt envie de fuir. Me retirer dans mon jardin, c'est ma fuite à moi. Des amis sont partis, ils ont sauté dans des avions du jour au lendemain, est-ce que tu te rends compte ? Certains sont partis sans savoir ce qu'ils allaient trouver ailleurs, sans même un emploi, une maison, une main qui les attende ailleurs ! D'autres ont attendu la retraite et puis, ils ont plié bagage et adieu ! Et toi, pendant ce temps, tu les condamnais sans jugement, sans procès. Je me demandais comment une telle rupture entre nous avait été possible et je ne voyais rien à l'horizon qui me fasse frémir, comme tu dis.

Manuel : Eh bien, eh bien, te voilà bien

passionné pour quelqu'un qui n'avait pas envie de parler !

Mais il est où, Reynoir ?

(Silence)

Marc : Je ne viendrai pas pour autant au lieu de rassemblement.

Manuel : Tu te priverais d'une partie de ta joie. C'est dommage. C'est très dommage. Nous avons tous tellement besoin d'être consolés.

Marc : Je ne viendrai pas.

Manuel : D'accord.

Marc : Je ne viendrai pas.

Manuel : D'accord.

Marc : Je ne viendrai pas.

Manuel : Trois fois et le coq a chanté. Ok, je n'insiste pas.

(Silence)

Manuel : Ça avance, tes plantations ? Reynoir, comment va la production ?

Marc : Il se moque de nous, Reynoir, ne répondez pas !

Manuel : Reynoir, il est question d'organiser des ventes directes du producteur au consommateur ! Est-ce que tu es prêt ?

Marc : Imbécile !

Ils rient. Marc sort un instant.